

Un Sartre au « pour soi » défaillant

Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres 1926-1939*, Paris, Gallimard, 1983.

Suzanne Robert

Volume 26, Number 2 (152), March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, S. (1984). Review of [Un Sartre au « pour soi » défaillant / Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres 1926-1939*, Paris, Gallimard, 1983.] *Liberté*, 26(2), 88–91.

SUZANNE ROBERT

UN SARTRE AU «POUR SOI» DÉFAILLANT

*Jean-Paul Sartre, Lettres au Castor et à quelques autres
1926-1939, Paris, Gallimard, 1983.*

Il y a presque toujours chez les créateurs — et il s'agit là d'un phénomène digne d'analyse — une fissure profonde, une cloison plus ou moins étanche, d'apparentes incohérences entre leur vie et leur œuvre. Certains passages mondains du *Journal* de Virginia Woolf, par exemple, empêchent parfois d'y reconnaître l'auteur des *Vagues* ou de *La Promenade au Phare*. La *Correspondance* de Rainer Maria Rilke dévoile un univers conforme à celui des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, mais quelque peu différent de l'esprit des *Elégies*.

Dans les *Lettres au Castor et à quelques autres* — 1926-1939, le Sartre épistolier n'échappe pas à ce «phénomène de la fissure»; rarement étonnant, souvent révoltant, presque toujours ennuyeux, le Sartre flamboyant qui excellait dans ses rôles de philosophe, d'essayiste, de romancier et d'auteur dramatique se fait ici, ou plutôt «existe» ici sous les traits d'un bon vivant sans souci, sans perspicacité et sans imagination, d'un don Juan invétéré souffrant d'infantilisme chronique, d'un potinier friand d'anecdotes, de racontars, de propos d'alcôve. Au Sartre qui écrira dans *Situations*: «Il ne s'agit pas de choisir son époque mais de se choisir en elle», la période de l'avant-guerre avait-elle si peu à offrir qu'il lui a fallu opter pour les lieux communs et la conformité aux

modes du temps? Peut-être. Peut-être devait-on, pour «se choisir» à cette époque, emprunter la voie du Roquentin de *La Nausée*: «Et moi — veule, alangui, obscène, ballottant de mornes pensées — moi aussi (telle l'existence) j'étais de trop».

Les *Lettres au Castor* contiennent plus de deux cents missives de longueur inégale, la plupart adressées à Simone de Beauvoir, ici désignée par le tendre surnom de Castor (est-ce là une référence à Castor et Pollux?). Sartre était âgé de vingt-et-un ans en 1926 et de trente-quatre ans en 1939. La première moitié du livre couvre surtout, outre la période d'enseignement au Havre, les années de vie parisienne de l'écrivain; la seconde comporte uniquement les lettres écrites à Simone de Beauvoir au début de la Deuxième Guerre mondiale.

La première partie se présente comme un flux ininterrompu de rapports détaillés du quotidien: horaire de la journée, visites, rencontres, description du menu des repas, commentaires sur les anciennes ou les nouvelles maîtresses, etc. Quelques lettres émergent de ce flux continu par leur ton inhabituel. C'est le cas de la toute première lettre adressée à Simone Jolivet, plus tard compagne du comédien et directeur de théâtre Charles Dullin. Sartre y fait de lui-même un autoportrait saisissant; il écrit: «D'une part, je suis extrêmement ambitieux. Mais de quoi? Je me représente la gloire comme une salle de danse remplie de messieurs en habit et de dames décolletées qui lèvent leurs coupes en mon honneur. C'est tout à fait image d'Épinal, mais j'ai cette image-là depuis mon enfance. Elle ne me tente pas et pourtant la gloire me tente car je voudrais être très au-dessus des autres, que je méprise» (p. 9). (Rappelons qu'en 1964 Sartre refusera le prix Nobel en alléguant que ce dernier le placerait injustement au-dessus des autres.) Une longue lettre (p. 63-89), dont la destinataire porte le nom d'Olga, tranche également sur la masse indifférenciée de la correspondance sartrienne; l'écrivain y décrit d'admirable façon la ville de Naples où

Simone de Beauvoir et lui-même séjournèrent en 1936. Pour le reste, une existence légère, sautillante, distraite, en tout point conforme à celle des intellectuels parisiens du temps, une existence peuplée par Tania, Zazoulich, Martine Bourdin, Louise Védrine, l'épouse «morganatique» (S. de Beauvoir), etc., à qui il distribue sans vergogne les «je t'aime passionnément» et entre les corps interchangeable desquelles il se meut mécaniquement, comme régi par un principe de répétition infinie qui, apparemment dénué de toute sensation ou à tout le moins de «fraîche innocence», pourtant inlassablement l'amuse et le rend bavard... Liberté oblige!

Si les lettres du Sartre d'avant-guerre peuvent facilement lasser en raison de leur monotonie, celles du début de la guerre de 1939 présentent par contre un certain intérêt. L'écrivain y fait preuve d'un sens de l'observation appréciable, d'un sens de l'humour et du récit qui donnent à cet «événement social» un caractère à la fois loufoque et presque attachant. Cantonné loin du front, en Alsace, comme réserviste affecté au service de météorologie, il vit un début de guerre tranquille, une «guerre fantôme», une «guerre de Bénédictin» selon ses propres termes, au cours de laquelle il n'assiste à aucun combat; son travail consiste uniquement à faire quelques sondages météorologiques quotidiens. Il en profitera donc pour écrire: des lettres journalières à Simone de Beauvoir d'abord; puis un carnet-journal publié plus tard sous le titre des *Carnets de la drôle de guerre*; et enfin un roman, *L'Age de raison*. «Il me semble, note-t-il le 22 octobre 1939, que j'ai fait, jusqu'ici, la guerre la plus conforme à ma destinée: voir les choses par le trou de la serrure et vivre dans un poêle» (p. 369). La guerre aura permis à Sartre de se consacrer presque exclusivement à son œuvre, et ce bien davantage qu'auparavant, et de produire un recueil de lettres sinon passionnant, du moins plus stimulant que celui des lettres de paix.

«Nos actes, nos actes seuls nous jugent», prêchait

le Sartre philosophe. Et c'est sans doute précisément pour cette raison que les *Lettres au Castor* créent un malaise, une gêne, une perplexité grandissante à mesure que l'épistolier avance en âge et en actes. Une sourde déception subitement fait surface au cours de la lecture et l'on s'écrie, encore tout étonné: «Sartre, ce n'était donc que cela!» Ce n'était donc que cet ensemble d'actes sans envergure, sans nuance, sans attrait, sans lucidité; ce n'était donc que cet «être» sans «néant», qu'une masse informe, aveugle, existentielle, qu'un *en soi* primitif dans lequel on chercherait en vain le *pour soi* dont le philosophe affirmait qu'il avait pour rôle de penser l'*en soi*, qu'il était conscience, sujet et liberté obligeant l'homme à inventer lui-même son chemin. Où trouver, dans ce recueil de lettres sartriennes, le *pour soi* conscient des actes de l'être existentiel?

Que conclure?... Les uns, tel Alain-Gérard Slama du magazine *Le Point*, déclareront: «C'est peu dire qu'on ne résiste pas à l'espièglerie gamine, à la virtuosité improvisatrice, à la verve joyeuse de ces épistoles». Pour ma part, j'y résiste facilement et crois, comme d'autres peut-être, que Sartre a pris parti, dans sa vie quotidienne, pour l'être au détriment du néant, pour l'existence sans choix véritables au détriment de la conscience, source d'invention et d'engagement. Il faut lire les *Lettres au Castor*, à condition de savoir accepter aisément l'immense déception que cause parfois l'écart entre l'homme et l'écrivain en cet homme.